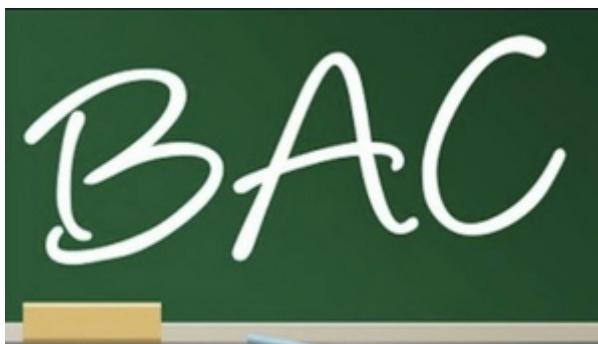


Bac pour tous, cultivés nulle part !



Article rédigé par *Aristide Leucate*, le 20 juin 2016

[Source : Boulevard Voltaire]

Nos convictions morales sont-elles fondées sur l'expérience ? Le désir est-il par nature illimité ? Pourquoi avons-nous intérêt à étudier l'Histoire ? Faut-il démontrer pour savoir ?

Machiavel, Descartes et Hannah Arendt, le libre arbitre, l'erreur volontaire sans intention de la commettre, l'histoire vécue et l'histoire narrée... Autant de sujets, de concepts, d'auteurs constituant le millésime 2016 du fameux « bac philo », lequel se réduit, depuis des lustres, à une matière parmi d'autres.

Nos têtes blondes et brunes sont sommées d'argumenter, d'étayer, de démontrer, sans sombrer dans l'écueil du hors-sujet, du psittacisme ou de la compilation de citations. Las. Car, *in fine*, que va-t-on évaluer ? L'aptitude réelle du candidat à la rhétorique ? Celle d'avancer une réflexion critique et analytique soutenue par une solide culture des « humanités » ? Nenni. Il n'est qu'à voir les néo-bacheliers, primo-rentants des universités, pour se rendre à cette triste évidence : le fragile vernis des illusions de leur excellence encensée quelques mois plus tôt se craquelle, laissant entrevoir la terrible et angoissante réalité de leur médiocrité.

Le temps de dresser ce terrifiant constat, il est déjà trop tard. Et une course acharnée précipite étudiants et enseignants dans une lutte impossible contre le temps irrémédiablement perdu. La grande déculturation a fait son œuvre. Non pas que la culture ne serait plus enseignée. Au contraire l'est-elle par sa diffusion massive, exponentielle, égalitaire. Bref, estime à bon droit Renaud Camus, « *plus la culture est diffusée, moins il y en a pour chacun et moins elle a de consistance* ».

Parce que la culture ne peut être, par définition, ce bien le mieux partagé au monde, il en résulte une multitude de prétendants éminemment convaincus, du haut de leur ignorance infatuée, qu'ils sont titulaires d'un droit-créance naturel et sacré aux savoirs et aux diplômes. Le « culturel » s'est arrogé cet exorbitant privilège, corollaire du quantitativisme : l'égalitarisme. Nous réclamons une nouvelle nuit du 4 août !

Nous avons conscience de ce qu'une telle approche aristocratique, sinon élitiste (défendue par Renaud Camus, notamment), peut avoir d'inacceptable et de scandalisant dans nos sociétés hyper-démocratiques post-avancées. Son euphémisation n'atténuera pas pour autant la réalité. Elle ne l'en rendra que plus implacable. Car l'on ne peut rester plus longtemps insensible à la détresse dans laquelle, pareille à une nasse étouffante, nos étudiants se trouvent pris, sans espérer raisonnablement, sauf au prix d'efforts himalayens, s'en délivrer.

« *Le système a produit ce qui lui était nécessaire : une main-d'œuvre bon marché, mise en concurrence avec un sous-prolétariat exotique [...], formée à une tâche précise et, surtout, débarrassée de la culture globale qui lui permettait, jadis, d'analyser le système, de se représenter dans ce système – et, in fine, de le critiquer* », écrivait Jean-Paul Brighelli dans *La Fabrique du crétin* (2005). Cette « culture globale », ce minimum intellectuel vital, est précisément ce qui fait défaut et dont la carence plonge nos enfants dans la désespérance. Naguère, le certificat d'études, sanctionnant les « humanités » classiques, avait bien plus de valeur que ce papier mâché improprement dénommé « baccalauréat », délivré après ânonnement du programme télé pseudo-culturel pondu par l'Éducation nationale.